Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 35

Artikel: Le dimanche des adieux
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-207996

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

49me ANNÉE — N° 35 Samedi 2 septembre 1911

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En vente au Bureau du « Conteur »
Etraz, 23 (1er étage).

Causeries du « Conteur vaudois ». — Choix de morceaux français et patois, prose et vers, parmi les plus populaires. Illustrations de Ralph . . . . . Fr. 1 50
Favey, Grognuz et l'Assesseur, récit humoristique des aventures de trois Vaudois, à Paris, à Berne et Fribourg, pendant le Tir fédéral. Illustrations de Ralph et de J.-H. Rosen . . . . . » 2 50
La vilhe melice daô canton de Vaud, par C.-C. Denéréaz . . . . . » 1 —
L'histoire dè Guyaume-Tè, par L. Favrat (encore quelques exemplaires) . . . » 0 20
(Par poste, fr. 0,22 en timbres.)

LE DIMANCHE DES ADIEUX

Avant les manœuvres.

A 7 heures du soir, sur Montbenon.

— Salut, Louis.

— Ah ! te voilà, mon vieux ! Tu me fais poser.

— Excuse-moi, je voulais mettre en ordre tout mon fourbi, pour qu'on puisse faire une bonne ballade, nous deux.

— Alors, tu es prêt.

— J' te crois. On y a été tout l'après-midi, nous deux mon petit frère ; grand démontage et grand nettoyage ; on a tout potzé, verni et astiqué.

— Pauvre ami ! On voit bien que c'est ton premier cours. Quand tu en seras comme moi au troisième, tu te feras plus tant de cheveux.

— J'espère bien, en tout cas, que je n'irai pas me présenter sale comme j'en ai vu. D'être propre, c'est le premier devoir d'un soldat.

— Laisse-moi tranquille avec tes théories. On a le temps d'en entendre ces jours prochains.

— Alors, sûr, ça t'embête ainsi, le service ?

— Ah ! mon vieux ! à qui le dis-tu ? Il faut en avoir une couche, pour y trouver du plaisir.

— Merci, y a pas de quoi. Moi, si tu savais ce que je me réjouis !...

— A ta place, je m'en vanterais pas. Ça te fait pas une bonne réputation.

— D'abord, ça me changera de voir d'autres figures que celle du chef de bureau. Y supporte pas la chaleur, ce pauvre homme ; il vient enragé. Ce qu'il nous en fait voir !

— Ça, je suis d'accord. Etre dix jours sans voir le patron, c'est le seul bon côté du service.

— Tais-toi, maboul. C'est chic, le service : le tir, les courses, la popotte qu'on fait soi-même, les chics copains, les cantonnements dans les granges. C'est les plus belles vacances qu'on puisse avoir.

— Je t'en fiche, des vacances ! Et la pluie et les corvées, et se lever à des heures impossibles, et le sac qui vous scie le dos, et leur soupe qui sent toujours la fumée, et la soif !

— En voilà un soldat suisse. Si on t'écoutait, on croirait que tu as point de patriotisme !

— Pfue ! Du patriotisme ! C'est pas du patriotisme d'aller faire les jacques pendant 12 à 13 jours.

— Enfin, il y a pourtant des jolis moments.

— Il y en a un : celui où l'on sort.

— Enfin, écoute-voir ! L'année passée, aux grandes manœuvres, que j'avais été vous voir, tu te rappelles pas ; hein, quand il a fallu passer la Venoge dans l'eau, et monter à l'assaut, tu étais pas le dernier. Et après, ce que tu étais fier au défilé. Mon vieux, si on t'avait passé le doigt sous le nez.

— Pfum ! L'année passée,... c'est sûr... j'étais encore jeune.

Chez M. X., ancien colonel.

— Bonjour, mon oncle !

— Ah ! c'est toi, galopin ! qu'est-ce qui t'amène à ces heures ?

— Je viens vous dire adieu. Je pars pour le service, demain.

— Ah ! c'est juste. C'est demain que commence le rassemblement. Et tu es... lieutenant.

— Oui, mon oncle.

— Lieutenant ! un gringalet pareil ! Ça est mince au milieu, et dégagé des deux bouts ; ça a à peine trois poils de moustaches, et ça parle pointu comme une demoiselle. De mon temps, si on nous avait donné un lieutenant de cet acabit, on l'aurait pris sous le bras pour courir à la montée... Pauvre armée suisse !

— Mais, mon oncle ! Il n'y a pas que les gros bœufs qui labourent la terre. Je vous assure que j'endure bien la fatigue.

— Oui, oui, c'est entendu ! Cela n'empêche pas que dans votre armée d'aujourd'hui, il n'y a plus un homme de sorte. Cela fait pitié de les voir passer. De mon temps !... Enfin, ce n'est pas de ta faute... Dis donc, puisque tu es lieutenant, tu tâcheras au moins de te faire aimer de tes hommes.

— Mais c'est ce que nous tâchons tous de faire.

— Ne pas trop faire l'aristocrate, quand même tu es étudiant. Avec les Vaudois cela ne prend pas... quand il y a un mouvememt difficile, on leur dit : « Ecoutez-voir, mes bougres ; il s'agit d'arriver là-bas en haut. Figurez-vous qu'il y a des Allemands qui veulent vous empêcher de passer. Vous allez te leur flanquer une de ces défrepenées qu'ils s'en rappellent pour le restant de leurs jours. En avant, marche ! » — quand on leur parle ainsi, en y mettant le pur accent, bien entendu, on en fait ce qu'on veut.

— Peut-être bien de votre temps, mais aujourd'hui la théorie...

— Fiche-moi la paix avec ta théorie. Ce n'est pas avec la théorie qu'on mène les hommes, les Welches surtout, c'est avec le sentiment... De mon temps... Aïe, tu me fais m'agiter ; voilà mes sacrés rhumatismes !...

— Je vous assure, mon oncle, que je fais tout ce que je peux pour que mes soldats aient confiance en moi.

— Eh bien tant mieux !... Une chose n'a, je pense, pas changé depuis mon temps. La bourse d'un lieutenant et d'un étudiant n'est jamais plus pleine qu'il ne faut. Tiens, j'avais préparé cela pour toi. Tu payeras un verre à tes hommes.

— Merci, mon oncle ; mais, vous savez, payer à boire à mes hommee. Cela ne se fait pas ! Et du reste, moi je ne bois pas d'alcool !

— Voyez-moi ce lieutenant qui ne boit pas d'alcool... Sacré nom... sais-tu au moins jurer ?

— Pas si bien que vous, en tout cas, mon oncle.

— Un lieutenant qui ne sait pas jurer et boire un verre... Ce n'est pas étonnant si les Vaudois perdent le goût du service.

Au fond du jardin du syndic sous le prunier de mirabelles !

— Pstt ! tu es là, Jules ?

— Enfin, te voilà, Marie. Je croyais que tu ne voulais pas venir.

— Je n'ai pas pu venir plus vite ; on a tant à faire chez nous.

— C'est que, tu sais. Voilà deux, trois jours que je ne t'ai aperçue que de loin. On n'a pas même eu un tout petit moment pour se voir.

— La belle affaire. Il te faudra bien être plus longtemps sans me voir. Mon père est tout gringe, ces jours, parce que mon frère part aussi au service. On est tout tremblant par la maison.

— Tu n'avais pourtant pas l'air de tant trembler, hier soir, en revenant de la laiterie, quand tu parlais à Louis des Esserts.

— Ah ! tu nous as vus.

— Pour sûr, et puis que tu avais l'air de trouver puissantement de ton goût, ce qu'il te disait.

— Devine-voir ce qu'il me disait.

— Dieu sait quelles gandoises ! En tout cas pas des choses bien fines, il est trop bête.

— Il m'invitait à aller dimanche prochain en char avec lui, voir les militaires.

— Oh ! pardine, cela ne m'étonne pas ! Pendant qu'on est au service, nous autres, il ne reste au village que les bicles et les pieds-plats ; ils veulent essayer de nous prendre nos filles.

— Les bicles et les pieds-plats... Tu les arranges bien !

— Enfin, du moment qu'ils ne sont pas militaires, on sait bien qu'ils ont quelque chose qui ne joue pas. S'ils avaient un tant soi peu de vergogne, ils se cacheraient. En tout cas je serais une fille, je sortirais pas avec un garçon pendant que les autres sont au rassemblement... Et que lui as-tu dit.

— Que crois-tu ?...

— Tu lui as pas dit que oui, pourtant.

— Cela te ferait plaisir que je lui dise non ?

— Oh ! vois-tu, ma Marie. Tu sais que j'ai du plaisir à aller au service ; je ne le cache pas. J'ai un seul chagrin, c'est de pas te voir pendant onze jours. Mais, s'il faut que je me dise dimanche prochain, que tu es en train de te royaumer par les chemins avec ce gaillard, vois-tu, tout mon plaisir sera gâté. J'aimerais mieux me casser une jambe pour ne pas partir. — Dis que non, hein !

— Bien si tu veux, mais tu me promettras quelque chose ?

— Quoi ? Veux-tu que je te rapporte quelque chose de beau ?

— Je n'ai pas besoin que tu me rapportes rien.

Seulement, je ne veux pas que tu dises des bêtises aux autres filles.

— Marie, tu sais bien...

— Oui, oui ; l'année passée, qu'il y a eu trois bataillons qui ont logé dans le village, les uns après les autres, j'ai bien vu. Ils ne peuvent pas voir une fille sans lui faire la cour. On se disait, les filles du village : « Voilà pourtant des gaillards qui ont leur femme ou leur bonne amie à la maison, et qui font rien que de vous conter fleurette, que si on croyait le demi-quart de ce qu'ils vous disent... »

— Pas moi, Marie, je t'assure.

— On en a vu un seul de sérieux, et puis on a fini par savoir pourquoi.

— C'était un apprenti ministre, je pense ! !

— La belle rave, c'est les plus enragés. C'est parce qu'il avait mal aux dents.

— Je te jure, Marie...

— Rien que l'idée que, toi aussi, tu pourrais raconter des bambioules à toutes les filles... Je sais bien que c'est pour badiner, mais quand même... si tu veux me promettre de ne pas le faire, je n'irai pas dimanche avec Louis.

— Pache faite, Marie, menteur qui se dédit, et tiens, voilà des arrhes... A présent, écoute-voir...

(La conversation devient inintelligible.)

Sur l'oreiller conjugal.

— Voilà, ma Julie, je crois que nous avons tout arrangé. Du reste, s'il arrive quelque chose, tu n'as qu'à m'écrire : David Tauxe, bataillon 8, compagnie 4, aux manœuvres.

— Je parie que tu as encore oublié de ranger le péclet du poulailler, qui brelanche.

— Diable, oui; ma foi, tant pis, il tiendra bien jusqu'à ce que je revienne. Si le boucher revient, pour ce bœuf, dis-y seulement que je veux pas le vendre à présent.

— Tu tâcheras de te bien conduire, par ce service.

— Me bien conduire ! comment l'entends-tu ?

— De toutes les manières. Ces bourtias d'hommes, on sait jamais !

— Ma pauvre Julie, au service, on rigole et on boit des verres quand on peut; ça, d'accord. Il faut ça, du reste, autrement on n'y tiendrait pas. Pour le reste, tu peux être bien tranquille, surtout un vieux croquant comme moi. Les jeunes, je dis pas, et encore !

— Oui, oui, c'est bon. On en entend de toutes belles sur vous après le camp... Faudra-t-il t'envoyer une fois du saucisson ?

— Diable, oublie-voir pas ! J'ai jamais pu m'habituer à leurs sacrées boîtes de conserve. On sait pas si c'est du nègre ou du serpent boa.

— Faudra-t-il y mettre une tranche de gâteau aux pruneaux ?

— Bien, si tu veux, mais emballe-le comme il faut. L'année passée, il est arrivé tout épéclé, ça coulait. Le postier m'a fait une vie terrible.

— Du jus de pruneaux ! la belle affaire ! Il n'avait qu'à se sucer les doigts.

— Enfin, espérons que tout ira bien, que les vaches ne prendront pas la maladie, que la maison n'incendiera pas, et qu'on reviendra en bon état.

— Oui, après tout, douze jours, c'est pas une affaire, c'est encore vite passé.

— Quand même... il y a pour des choses que ça paraît rudement long, douze jours... (*la voix toute changée*). Dis-voir, Julie, parlons-voir d'autre chose...

PIERRE D'ANTAN.

MON CHAPEAU

Un ami du *Conteur vaudois* nous transmet les couplets ci-après, qu'il a trouvés dans des papiers vieux d'un demi-siècle. Ils rappelleront aux Lausannois nés vers 1860 le temps où, à la place de la rampe de Bel-Air, des jardins en terrasse descendaient vers le Flon; le temps où existait dans les mêmes parages le pensionnat de M. Rambert, père de l'auteur des *Alpes suisses;* le temps encore où M. Vidoudez avait, au Pont, un magasin de toilerie.

Un jour qu'il vantait fort, sur le grand pont passant,
Quelque chose m'advint de fort embarrassant.
Mon chapeau s'envolant se perche sur un toit
En ayant l'air de dire : Je me fiche pas mal de toi.
Sur l'air du tra le ri le ra, etc.

Puis de là de nouveau transporté dans les airs,
Il s'en alla tomber dans le jardin Rambert,
Et comme je tiens fort à mon cher chapiteau,
Afin de le ravoir je courus aussitôt.

Mais, hélas! en courant je ne vois pas bien clair,
Je bouscule un monsieur les quatre fers en l'air.
Et ce n'est pas là tout, faut-il être nigaud,
Je m'encouble à son pied et m'étends comme un veau.

Après bien des pardons et bien des jurements,
Dans le jardin Rambert j'arrive heureusement,
Mais de chapeau, salut, très humble serviteur!
Il avait disparu pour comble de malheur.

Je l'aperçois alors, vers Pépinet filant,
Bon, me dis-je, tant mieux ! et me voilà courant.
Sur Pépinet, j'arrive enfin tout haletant
Et je vois mon chapeau vers le Petit St-Jean.

Pendant ce temps, le vent soufflait toujours plus [fort,
Pour avoir mon chapeau je redouble d'efforts,
J'arrive sur le Pont, mais n'en pouvant plus, [cru ?
C'est jouer de malheur, messieurs, l'auriez-vous

Je le vois qui s'abat près de chez Vidoudez,
Et naturellement je lui courus après.
Peut-être pensez-vous que là tout fut fini :
Vous avez bien raison, je pris la pie au nid.

Je ne sais trop comment vous a plu ce récit,
Quant à moi j'en conclus la morale que voici :
Quand un chapeau perdu est enfin retrouvé,
On peut bien au moins boire un verre à sa santé.

Je bois à la santé de mon cher chapiteau,
Désirant qu'il soit ferme et bien sur mon cerveau.
Mais je n'oublie pas de boire à la santé
De tous ceux qui ce soir ont daigné m'écouter.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

A *la mémoire de nos grands hommes.*

Quand on se promène dans les rues de Lausanne, on croirait errer dans un cimetière. Telle est la réflexion qu'inspirait à quelqu'un la manie qu'on a de baptiser nos rues des noms de nos célébrités défuntes.

Cette façon de perpétuer le souvenir des hommes notables m'a toujours paru au moins étrange. Sur cent personnes entendant le nom de la rue, y en a-t-il une seule qui pense à celui qui lui sert de parrain. Ce nom éveille dans l'esprit de celui qui le prononce ou l'entend, non point l'idée du philosophe ou de l'homme politique qui s'illustra jadis, mais bien plutôt celle des affaires, des plaisirs qui l'appellent dans cette rue ou des personnes qui y ont élu domicile. C'est ainsi que le nom d'un poète délicat n'éveillera peut-être dans l'esprit de l'auditeur que l'image du marchand de poissons qui débite sur son comptoir de la marée plus ou moins avancée, ou de la blanchisseuse qui plonge ses gros bras rouges dans la cuve où « coule » la lessive.

Il serait aussi curieux de connaître l'opinion des éminents défunts sur la rue dont on les a « bombardés » parrains.

A part le général Jomini, qui serait sans doute heureux d'apprendre que l'avenue qui porte son nom conduit à la caserne, combien d'autres auraient lieu d'être moins satisfaits. Que dirait par exemple Pichard, l'architecte aux vues larges et aux projets grandioses, en voyant la rue étroite

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

1

Générosité française et Loyauté allemande.

Le *Conteur*, on le sait, se défend de faire de la politique, même vaudoise. Ce n'est pas son rôle, d'ailleurs. A plus forte raison, ne touchera-t-il pas à la brûlante question du Maroc, qui, depuis quelques semaines, tient l'Europe en éveil, le doigt sur la détente du fusil.

Aussi bien ne veut-il que faire un peu d'actualité, en prenant occasion du périlleux « flirt » entre la France et l'Allemagne, pour reproduire la curieuse histoire suivante, trouvée dans un vieil almanach du *Messager boiteux*, de 1809, le même auquel il a déjà emprunté l'épitaphe de la « femme aux onze maris », publiée dans notre avant-dernier numéro.

Ceci se passait sous le premier empire, alors que Napoléon promenait la victoire à travers l'Europe.

Le titre de cette histoire, dans l'almanach, est celui qui figure en tête de ces lignes.

* * *

Un apothicaire, à Berlin, avait une fille unique, qui était à la fleur de son âge et d'une rare beauté. Douée de ces avantages, elle ne pouvait manquer d'adorateurs. Il était donc naturel de s'attendre qu'elle attirerait l'attention de maint Français, et que sous peu elle serait menacée de dangers dont son innocence paraissait n'avoir encore aucune idée.

Ces raisons portèrent le père à lui conseiller, vu les circonstances critiques où l'on attendait à tout moment l'arrivée de troupes étrangères, d'échanger par précaution ses habits de fille contre des habits de garçon, et d'éviter ainsi les importunités auxquelles la connaissance de son vrai sexe l'exposerait.

La mère fut du même avis, surtout en considérant que les grandes occupations dans la pharmacie ne permettaient ni à l'un ni à l'autre d'être toujours auprès de leur fille.

On fit donc faire en grande hâte des habits d'homme. La métamorphose était à peine achevée que plusieurs officiers se présentaient déjà avec des billets de logement.

La fille, travestie en garçon, se comporta au mieux et sut si bien jouer son nouveau rôle, qu'elle éloigna le moindre soupçon.

Les étrangers s'en allèrent pour faire place à d'autres ; et cela continua ainsi pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'un capitaine arriva, qui parut devoir faire un plus long séjour dans cette maison.

C'était un homme de bonnes mœurs, d'une conduite irréprochable et dont toute la personne annonçait une certaine dignité dans le caractère.

Il se contenta de la table de famille et devint bientôt l'ami de tous, au point qu'on n'avait aucun secret pour lui.

Le jeune homme, que l'officier prit pour le fils de l'apothicaire et du sexe de qui il ne se doutait nullement, lui plut par sa modestie ; il chercha même à former son esprit en discourant souvent avec lui.

La fille ayant passé de cette manière plusieurs semaines en compagnie de cet estimable étranger, le père estima que le travestissement n'était plus nécessaire.

« Notre sollicitude pour l'avenir est superflue, dit-il un jour à sa femme. Que Lisette reprenne ses habits de fille ; un trop long déguisement pourrait influer sur la douceur de son sexe. Nous n'avons rien à craindre de notre hôte. Je crois l'avoir assez éprouvé et ses principes me paraissent tels que je puis lui confier ma fille sans inquiétude. »

La mère n'ayant rien à répliquer à la sagesse de